

science de nous-mêmes." Mais en envisageant le non-moi, c'est-à-dire la nature extérieure, le philosophe allemand constate une série d'évolution; dont le but, l'object et l'explication, se trouvent dans l'espèce humaine. Il envisage l'être humain comme le produit des forces spirituelles qui créent et font circuler la vie dans l'univers, et qui cherchent toujours à s'exprimer dans un modèle et un type parfaits. Le genre humain est actuellement l'expression de cette tendance cosmogonique, et la preuve en est dans ses facultés perfectibles et son développement historique.

Toutes les nations ont contribué aux conquêtes de la civilisation par leurs découvertes, l'association de leurs efforts, souvent même par leurs guerres et leurs divisions. La loi de l'espèce est donc le progrès, c'est-à-dire le perfectionnement continu de ses organes, de ses facultés intellectuelles et de sa puissance. A ce progrès, il n'y a pas de limite; l'espace et le temps nous appartiennent, et nous devons les conquerir, comme nous avons déjà conquis le monde visible à notre savoir. On ne peut donc rien imaginer de plus grand que le rôle de l'homme tirant de lui-même la force dominatrice de tout l'univers. C'est en lui, et non hors de lui, qu'il faut chercher et constater la puissance divine. Telle est la théorie de Hegel appelée l'humanisme, parce qu'elle place la divinité dans l'espèce humaine, prise collectivement. Dieu n'existe pas; il devient: nous le réalisons par la science, l'art et l'industrie. Il nous est permis aussi de le réaliser par notre mérite moral et la hauteur de notre vertu. Le progrès ne sera que le chemin qui nous conduira à être Dieu nous-mêmes. Car la place est vacante depuis Kant et Fichte, et elle est bonne à prendre. Dieu a été exproprié par la raison. Les encyclopédistes français n'avaient promis à l'esprit humain que la souveraineté de la terre, mais, maintenant, nous allons régner sur les planètes et les étoiles. Nous serons beaux et discrets comme Apollon, prudents comme Minerve, savants comme les neuf muses, forts comme Hercule, riches comme Plutus. Comme Jupiter enfin, nous commanderons aux nuages et dispersons de la foudre. Et cet Olympie est démocratique, puisque chacun de nous est Dieu en naissant.

Voilà le système de Hegel, les idées qui respirent dans une foule d'écrits populaires, et qui représentent le mieux l'orgueil, les rêves désordorans et maladifs de notre temps. M. Lefèuvre croit inutile de discuter devant les élèves de l'université de telles extravagances. L'enseignement qu'ils y reçoivent les préparera suffisamment contre les sophismes du moi, du non-moi, et les environs de l'humanisme. *Il crûs sans ains,* disait déjà à nos premiers parents l'esprit

tentateur. Tel est le mirage que fait luire encore de nos jours au génie humain l'arbre de la science. Contre cette fascination, le meilleur préservatif est dans ce simple précepte du formulaire de la foi chrétienne, *credo in Deum, je crois en Dieu.*

Le système de Hegel, si séduisant pour l'orgueil humain, pour prosélytes les rêveurs, les poètes, les amoureux et les déclassés dont il justifiait les instincts révolutionnaires. Le sentiment germanique l'envahit à son tour et en fit sa principale forteresse. De même que l'humanité concentre en elle-même les forces les plus subtiles et les plus généreuses du monde organique, il est certains peuples chez lesquels s'opère une concentration de forces intellectuelles, physiques et morales, et qui peuvent guider les nations inférieures vers le type de l'humanité future, vers l'idéal. Ces peuples supérieurs se reconnaissent à certains caractères particuliers qui sont précisément ceux de la nation germanique. C'est de son développement que dépend la grandeur future du genre humain. Contrarier son essor, c'est retarder l'élosion de la puissance divine, c'est s'insurger contre Dieu même. La destinée des autres peuples est de subir son légitime ascendant. Mais la race allemande est trop modeste, elle a besoin d'être stimulée. Voilà la théorie qui fut tirée par les professeurs patriotes de l'humanisme hégélien et qui, vers 1840, était enseignée, acclamée dans les universités allemandes, avec l'ardeur d'une nouvelle religion qu'il fallait imposer au monde.

Les logiciens, il est vrai, les vrais continuateurs de Fichte et de Hegel, étaient étrangers à ce délire et se contentaient de conduire la doctrine de leurs maîtres à leur conséquence dernière, le matérialisme. A quoi bon, disaient-ils, puisque Dieu n'existe pas, nous imposer la tâche ridicule de donner à l'univers un législateur dont il n'éprouve pas le besoin. Puisque le monde s'est créé tout seul, qu'il se conserve de même, c'est dans ses lois, dans ses forces intrinsèques, dans la matière qui le compose, qu'il faut chercher exclusivement l'explication de tous les problèmes. Les sciences mathématiques, physiques, naturelles, guideront nos investigations. Cette philosophie nouvelle, qui avait la prétention de tout expliquer par les propriétés de la matière, a pour nom le naturalisme. Ses initiateurs, MM. Moleschot et Büchner, se sont rendus fameux par la brutalité systématique de leurs théories. Pour eux, Dieu, l'âme, le devoir, la destinée humaine, la vie future, toutes les conceptions spirituelles, tous les problèmes moraux sont des rêves, des duperies dont le vrai philosophe doit s'émanciper. "Tous les phénomènes de la nature," dit Büchner, "s'expliquent par les pro-